

Elle était, quoique très avenante et gracieuse, moins sympathique que le vieux Révéron.

De sa jeunesse, en effet, elle avait conservé un regret cuisant ; le souvenir de Gaspard n'était pas mort en son âme, et le meurtre de son amant, en la déshonorant, avait mis en elle une haine d'autant plus violente qu'elle était sans objet.

Contre qui cette haine ?

Contre cette fille mystérieuse, que jamais le maître de forges n'avait voulu trahir.... Cette Albine qu'elle ne connaissait pas....

Le secret d'Albine, Révéron l'avait précieusement gardé, malgré les sollicitations de sa fille, ses menaces, ses prières.

Il n'avait rien dit, l'honnête homme, parce qu'il avait promis d'abord, ensuite parce que trahir Albine, c'était la livrer à la vengeance de Mathilde, à la justice qui saurait la punir après vingt-cinq ans !....

Mathilde le lui avait déclaré : elle n'hésiterait pas à sacrifier sa situation, elle ne reculerait pas devant un scandale, pour assouvir sa haine....

Cette constante préoccupation qui n'avait pas cessé de l'assiéger, l'âge venu, avait mis dans le fond de son regard je ne sais quelle dureté, que n'adoucissait point son sourire.

L'enfant de Gaspard était mort en naissant.

Le marquis de Terracini, ébloui par sa beauté et tenté par sa fortune, avait épousé Mathilde.

Après avoir habité Naples quelques années, ils étaient venus s'installer à Paris.

C'est là que naquit Adrienne.

Au milieu des éblouissements de la fête, parmi les plus jolies femmes de Paris, Paul ne cherchait qu'un visage, celui d'Adrienne.

Elle était reine, encore ce jour-là, comme elle l'était toujours, malgré sa toilette blanche très simple, rehaussée de fleurs naturelles.

Paul put la voir et l'approcher.

Elle lui sourit. — Pouvait-elle n'avoir pas remarqué ses attentions et n'était-elle pas un peu coquette, ainsi que toutes les femmes ?

Comme on dansait, il avait prié la jeune fille de lui accorder une valse : et comme, au loin, dans un des salons où s'était établi l'orchestre, le prélude de cette valse se faisait entendre, elle prit son bras.

Paul était pâle et très ému. Son cœur bondissait. Sa gorge était contractée ; il étouffait et ses yeux troublés l'empêchant de voir, le faisaient se heurter machinalement à tous ceux qu'il côtoyait.

Dire à cette enfant, brusquement, qu'il l'aimait, la surprendre, la troubler, amener une rougeur sur ce front de vierge, il n'y songeait pas.

C'était une explication qu'il voulait avoir avec elle et que lui commandait sa loyauté.

Avait-il l'espoir d'être écouté jusqu'au bout ? Il avait cru lui plaire, dans les rares fois qu'il l'avait vue depuis quelques mois, mais de là à être aimé !...

Vaubertin les vit, passant au milieu du bal, disparaissant des salons entrant aux jardins brillamment illuminés où ils se mêlaient à la foule.

Quand il les ramenait, il souriait :

— La scène a commencé. Quel sera le dénouement ?

Adrienne et Paul causaient à voix basse, par phrases entrecoupées. Et ils n'étaient plus pâles, maintenant ; il y avait du rouge sur leur visage, autour de leurs yeux, leurs lèvres étaient sèches, et souvent ils étaient obligés de s'interrompre, parce que l'émotion que chacun des deux ressentait était trop vive.

Puis ils se séparèrent.

Vaubertin perdit Paul de vue, pendant une heure, s'informa, auprès d'amis communs, de ce qu'il était devenu ; on ne put le dire ; l'un d'eux pourtant, du Treillays, affirma l'avoir aperçu, assis à l'écart, dans l'ombre.

Et il l'avait bien remarqué, car il lui avait même semblé que le jeune homme, la tête dans ses mains, pleurait...

— Alors, elle l'aura repoussé, se dit Vaubertin... Pauvre garçon ! il fallait s'y attendre.... Difficile, cette péronnelle, après tout.

Au bout d'une heure de recherches vaines, Georges sortit avec du Treillays et d'autres, regagna le boulevard.

Ils descendirent au coin de la rue du Helder, renvoyèrent leur coupé et entrèrent au cabaret du *Lion-d'Or*.

Dans la rue, un homme s'en venait, chancelant, marchant tête baissée, les bras ballants, se parlant à lui-même et ne faisant nulle attention aux passants.

— Paul ! murmura Vaubertin.

C'était lui, en effet.

Il fut entraîné....

Il se laissa faire, machinalement.... et se retrouva, au fond de la cour de l'hôtellerie, dans un élégant salon, devant une table, sans savoir trop comment il était arrivé là....

Quand il fut éclairé par la ruisselante lumière du lustre, ils virent qu'au lieu d'être triste, sa figure semblait rayonner d'un bonheur ineffable.

Il souriait vaguement, encore isolé de ceux qui l'entouraient, suivant quelque pensée secrète, le souvenir d'un moment délicieux....

Vaubertin le fit asseoir sur un canapé, pendant que les autres sonnaient un maître d'hôtel et organisaient minutieusement un menu.

— Ah ! ça, dit Georges à voix basse en serrant la main de Paul, es-tu donc devenu fou ?

— Pourquoi ?

— On t'a vu pleurer tout à l'heure, assis à l'écart, dans les jardins de la marquise, d'où tu sors... nous venons de te rencontrer titubant dans la rue du Helder... A présent, tu me regardes comme si tu ne me reconnais pas. Avoue que tu as été accueilli durement par la belle Adrienne, qu'elle ne t'a pas laissé d'espoir, qu'elle ne t'aime pas, et que toi, pour oublier ton chagrin, tu es allé te griser quelque part.

— Ah ! mon cher ami, dit Paul, l'œil égaré, mais souriant toujours d'un sourire ineffable, comme tu te trompes ! Je ne suis pas gris, va... Je suis fou, peut-être... fou de joie.

— Ah bah ! alors c'est le contraire de ce que je croyais... Tu es aimé ? Elle te l'a dit ?